



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Article original

Quelques considérations critiques et cliniques sur le genre et ses dissident.e.s

Some critical and clinical considerations about the gender system and its dissidents

D. Medico

Département de sexologie, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succ. Centre-Ville, Montréal H3C-3P8 Canada

INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le xxx

Mots clés :
Transgenre
Identité de genre
Théories
Psychologie critique
Psychothérapie

R É S U M É

Introduction. – On pensait le genre binaire et immuable, or les personnes trans, ou non cisgenres, en remettent en question l'essence-même. Pour que nos pratiques thérapeutiques s'adaptent et cessent enfin d'être maltraitantes, elles doivent repenser le genre. Mais elles ne peuvent plus se limiter à interroger les termes du système, elles doivent le questionner profondément. Le point de départ de ce travail est l'expérience des personnes trans.

Objectif. – Cet article tente d'intégrer la théorie de la performance de Judith Butler à une vision phénoménologique et développementale de l'expérience de l'individu non cisgenre. Il propose d'ajouter la notion de traduction afin d'appréhender de la marge de création individuelle face au système de genre.

Méthodologie. – Il développe une réflexion théorique à partir de travaux de recherche empiriques en théorie ancrée, phénoménologie et recherche participative ainsi que de l'expérience clinique de l'auteure.

Résultats. – L'expérience des personnes trans débute par le ressenti de ne pas correspondre aux attentes du système de genre. Elle se heurte ensuite au besoin de reconnaissance. Dans ce contexte, il nous faut comprendre les parcours médicalisés modifiant les corps. Négocier avec le système de genre aboutit à trois types d'arrangements : binaire, non binaire et neutre. Ils sont le fruit d'un processus de traduction/performance dans lequel tout genre réduit les possibles de l'existence.

Conclusion. – Une pratique clinique affirmative doit penser le genre hors d'une conception binaire et stable. Elle doit l'envisager comme un rapport d'adéquation/inadéquation aux structures de représentation et de pouvoir. Dans ce but, elle doit entamer une réécriture de ses bases théoriques et de son propre rapport au système de genre.

Crown Copyright © 2020 Publié par Elsevier Masson SAS au nom de Association In Analysis. Tous droits réservés.

A B S T R A C T

Introduction. – The gender system was thought to be binary and immutable. Trans, or non cisgender, people are questioning the essence of gender. In order for our therapeutic practices to adapt and finally stop mistreat transpeople, they need to rethink gender. But they can no longer limit themselves in questioning the terms of the system, they must question its foundations. The starting point for this work is the experience of trans people.

Objective. – This article attempts on the one hand to integrate Judith Butler's theory of performance with a phenomenological and developmental view of the non cisgender experience. On the other hand, it proposes to add the notion of translation, necessary for the apprehension of the margin of individual creation within the gender system.

Methodology. – It draws a theoretical reflection based on empirical research in grounded theory, phenomenology and participatory research as well as on the author's clinical experience.

Results. – The experience of trans people begins with a sense of not fitting into the expectations of the gender system. It then encounters the need for recognition. In this context, we need to understand the medicalized pathways modifying bodies. Negotiating with the gender system results in three types of

Keywords:
Transgender
Gender identity
Theory
Critical psychology
Psychotherapy

Adresse e-mail : medico.denise@uqam.ca

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2020.10.006>

2542-3606/Crown Copyright © 2020 Publié par Elsevier Masson SAS au nom de Association In Analysis. Tous droits réservés.

arrangements: binary, non-binary and neutral. They are the result of a translation/performance process in which all genders reduce the possibles of existence.

Conclusion. – An affirmative clinical practice must think outside of a binary and stable conception of gender. It must view it as a fit/not fit relationship to structures of representation and power. To this end, it must begin to rewrite its theoretical foundations and its own relationship to the gender system.

Crown Copyright © 2020 Published by Elsevier Masson SAS on behalf of Association In Analysis. All rights reserved.

Introduction : le genre comme système (symbolique)

Pour introduire mon propos, je pense important de situer l'intention de mon travail théorique et empirique. Il vise le développement d'approches affirmatives. Comme d'autres (Sironi, 2003 ; Paré, 2014) je crois que la psychothérapie est un engagement social vers l'inclusion. Je suis de plus en plus convaincue que réifier les genres, tous les genres, féminins, masculins, trans, non binaires, agenres et toutes les anciennes, actuelles et prochaines appellations, nous conduira inévitablement à des stratégies violentes organisées autour d'une recherche d'une « vérité » du sujet, et la référence foucauldienne est ici volontaire. Cette « vérité » s'est déplacée ces dernières décennies : si elle avait délaissé la question des origines sociales, géographiques et familiales depuis longtemps pour se poser sur la question des désirs sexuels et érotiques (Foucault, 1976), c'est aujourd'hui la qualité de notre adéquation à un système symbolique binaire et basé sur une répartition inégalitaire du pouvoir, soit le genre, qui devient un des enjeux centraux des identités et des présentations soi-disant « authentiques » de soi. Or, le système de genre a ses dissidents, les personnes non cisgenres, qui indéniablement existent et donc sont une des expériences possibles du genre et avec lesquelles nous devons penser le monde. Leur existence même illustre les potentialités de l'être humain à construire du nouveau avec un système (de genre) établi, totalitaire et invisible. Mais leur expérience du monde, donc leur parcours de vie, démontre aussi combien la pression exercée par ce système sur ses dissidents est forte et s'exprime assez clairement par de multiples mécanismes d'exclusion et de violence¹.

L'essentiel de l'évolution théorique sur le genre depuis les années 1970 a tourné autour de la distinction entre sexe et genre. Cette distinction est certes une nécessité conceptuelle pour pouvoir parler des aspects psychologiques et sociaux de la différence des sexes, mais elle induit au moins deux impasses dont l'assomption d'une séparation corps/esprit (sexe/genre), et l'invisibilisation² des questions de pouvoir et donc du politique derrière le genre. La philosophe féministe Rosi Braidotti (2002 ; 2005 ; 2006) a discuté du fait que binarité sexe/genre n'est que l'écho de la distinction corps/esprit, nature/culture, dominante dans la pensée occidentale depuis la Grèce classique. Le genre y est envisagé comme quelque chose de l'ordre de l'esprit, du culturel, de la forme et le sexe de l'ordre du corps, de la nature, de la matière. Le corps serait donc une matière « informée » par l'esprit. Mais cette conception oublie que le corps n'est pas une matière inerte, qu'il est au contraire productif, il ressent, exprime, se modifie constamment et en cela modifie l'expérience subjective de soi. Dans le sillage de cette vision corps/esprit la vision médicale de l'expérience trans l'avait présentée comme une forme d'erreur sur

le corps, où un esprit de femme aurait par exemple été captif d'un corps d'homme, une situation que la transition médicale transsexuelle pourrait corriger. Cette vision qui a été au fondement de l'idée médicale de transsexualité est maintenant critiquée notamment par le courant trans féministe (Bettcher, 2014) qui souligne combien cette vision est réductrice mais aussi intrinsèquement binaire puisqu'elle n'envisage de corporéité que dans deux genres, masculin et féminin.

Les pratiques cliniques auprès des personnes trans ont certes évolué sous la pression des nouvelles évidences scientifiques et des personnes trans qui n'acceptent plus qu'on leur dénie leurs droits de personnes autonomes. Elles ont délaissé la vision pathologisante qui assimilait l'identité de genre non conforme aux attendus sociaux à un trouble de santé mentale pour favoriser l'affirmation de soi et l'inclusivité. Ainsi, avec les changements sociaux et les plus récents travaux de recherche, un consensus s'est progressivement dessiné autour de l'idée que les difficultés rencontrées par les personnes trans seraient des conséquences du manque de reconnaissance, sociale et juridique, et de l'expérience continuelle des discriminations et des violences (Stewart, O'Halloran, & Oates, 2017) ; White, JM, Reisner, & Pachankis, 2015). Dans cette évolution des pratiques cliniques c'est la vision de ce qu'est une personne trans qui a profondément changé. Au début des années 2000, il fallait sortir d'une médicalisation des genres (Hirschauer, 1997) et de la prédominance de la *transsexual narrative* qui réduisait toutes les diversités de genre à un seul parcours, une seule histoire de soi, celle de la transsexualité et de la binarité des genres (Bockting, 2008). Pour dégager une alternative aux discours cliniques dominants de l'époque, il a fallu mettre en lumière le fait que l'expérience trans ne se laissait pas réduire à cet unique parcours. Depuis les années 2010, la plupart des publications en langue anglaise et une partie des praticiens ont changé de perspective pour favoriser une attitude transaffirmative sur le modèle de ce qui avait été fait pour les personnes homosexuelles 30 ans auparavant.

Dans le contexte européen francophone, nous devons encore parler au futur. Il me semble que nous avons un frein théorique dans ce changement de perspective, qui est notre attachement implicite à certaines notions : la binarité, la stabilité de l'identité et le langage comme base du réel. Le positionnement clair, cohérent et stable de l'identité de genre, sur la base d'un renoncement et d'une acceptation de son destin biologique, a longtemps été considéré comme un précurseur de la santé psychique. Dans ce contexte la demande trans, en raison de son refus d'accepter la limitation de leur genre, a même été assimilée à la psychose. Différentes théories psychanalytiques ont eu dans ce domaine une influence considérable, que d'autres ont déjà discuté, y compris en proposant des interprétations permettant de sortir de l'essentialisme moral d'une certaine psychanalyse pour, au contraire, en utiliser la force créatrice (Dean, 2006 ; Heenen-Wolff, 2005, 2016) afin que les théories parlent du monde d'aujourd'hui et que les pratiques ne soient plus maltraitantes.

Justement, aujourd'hui, dans l'espace social, force est de constater que les parcours de transitude, un concept que j'emprunte à Alexandre Baril, sont multiples et fréquents. Dans

¹ La littérature scientifique actuelle est unanime sur la prévalence des violences, oppressions, discriminations sur les personnes non cisgenres qui est largement plus élevée que celle rapportée par la population générale.

² Néologisme permettant de mettre en évidence le fait que de rendre invisible une réalité sociale, ici une expression du genre trans, est une tactique politique mue par des mécanismes de déni et de non reconnaissance et non le simple fait de ne pas être visible.

les pays anglo-saxons, les jeunes sont de plus en plus nombreux à s'affirmer comme non cisgenres, entre 1,2 et 2,7 % (Zhang et al., 2020) et, parmi eux, dans les études qui ne représentent pas uniquement des populations cliniques, environ la moitié se dit non binaire et de genre fluide (Taylor et al., 2020). Je rappelle qu'un des premiers textes en faisant explicitement mention est paru en 2016 (Richards et al., 2016). Ce concept pratiquement inconnu il y a quelques années est devenu la norme dans l'expression identitaire des jeunes qui ne sentent pas cisgenres. Une réalité sociologique qui s'impose et à laquelle la psychologie ne peut rester indifférente.

Ce qui précède m'amène à penser que ce qui est, aujourd'hui, vraiment central est la question de la (non) binarité et son pendant, celle de l'intelligibilité³ des genres. Ce qui devient pertinent n'est plus tant « qui sont les personnes trans » et encore moins « pourquoi une personne se sent trans » mais « de quoi parle-t-on vraiment lorsque l'on parle du genre ? » et « comment comprenons-nous le(s) genre(s) ? ». Une question qui concerne tout le monde car il est impossible d'être en dehors du système de genre. Les lecteurs comprendront qu'ici nous ne parlerons pas de masculinité ou de féminité mais du fonctionnement d'un système symbolique de classification des individus, des relations, des subjectivités, des identités, des corps mais aussi un système économique et de distribution des pouvoirs. Un système qui est vécu comme suffisamment adéquat pour parler de soi par certain.e.s (les personnes dites cisgenres) et inadapté par d'autres (les personnes trans, non binaires, agenres et toutes les identités anciennes ou nouvelles). Un système qui structure les destins sociaux des un.e.s et des autres et qui perdure non seulement parce qu'il est performé au sens de Butler (1990) mais aussi parce qu'il est censé être stable et garantir l'ordre social, où chacun.e serait assigné.e à sa place et qu'il ou elle la garderait jusqu'à la mort voir même après (Richards, 2020). Mais, et si le genre n'était ni stable, ni forcément binaire ? Et si nous prenions la mesure de ce que signifie l'idée que le genre est un système de classification et structuration politique sur la manière dont nous pensons et traitons les dissidents de ce système, soit sur nos théories psy et nos pratiques cliniques.

Méthodologies : écouter l'expérience

Mon travail s'inscrit dans un courant critique et qualitatif de la psychologie qui élabore ses théories à partir de l'expérience des personnes dont il entend parler et qui les valide auprès d'elles. Ce travail de recherche empirique favorise une perspective de recherche participative et utilisant la théorie ancrée ou la phénoménologie comme méthodes d'analyses. Mes questions de recherche portent sur la manière dont les personnes se construisent, vivent leur corps et leur sexualité, développent un sentiment identitaire depuis l'enfance, vivent la puberté et le passage à l'âge adulte, comprennent leurs sentiments de ne pas correspondre aux catégories assignées, se révèlent aux autres, ainsi que ce que cela produit sur les autres et comment ces réactions participent de leur subjectivité et de leur identité. Ces questionnements s'inscrivent dans la lignée du constructivisme, qui ne s'intéresse pas à démontrer des causalités linéaires, mais à examiner les conditions dans lesquelles les expériences sont construites comme des discours sur soi et posées comme des problèmes personnels et/ou sociaux. Je discuterai ici à partir de plusieurs projets de recherche réalisés par des entrevues en profondeur et analysés le plus souvent dans une double perspective, soit individuelle avec une analyse de type parcours

³ Cette question de plus en plus débattue dans les études trans a déjà été soulevée en 1990 par Butler qui mentionne que : « Les genres « intelligibles » sont ceux qui, en quelques sorte, instaurent et maintiennent une cohérence et une continuité entre le sexe, le genre, la pratique sexuelle et le désir » (Butler selon la traduction par C.Kraus (2008) : 84; Kraus (2000)).

de vie ou phénoménologie, puis transversale avec une analyse de type théorie ancrée (Medico, 2016 ; Medico, Pullen Sansfaçon, Zufferey, Galantino, Bosom, Suerich-Gulick, 2020a ; Medico, Galantino, Zufferey, & Pullen Sansfaçon, 2020b ; Pullen Sansfaçon, 53C" \char203on, Medico, Suerich – Gullick, TempleNewhook, 2020).

Une autre manière de se baser sur l'empirique est l'expérience clinique auprès des personnes non cisgenres que je mène depuis presque 20 ans en Suisse et au Québec (Medico, 2014 ; Medico, 2019a). Elle offre une dimension plus longitudinale et plus approfondie puisque certains suivis se sont déroulés sur plusieurs années, certains ont été des accompagnements dans une transition, d'autres dans une acceptation de soi comme personne trans, dans des questionnements identitaires et des souffrances personnelles ou sociales diverses, certains suivis l'ont été avec des personnes ayant effectué des chirurgies de confirmation de genre et parfois même avec des personnes ayant repris leur genre assigné à la naissance, avec des familles et des couples qui tentent de s'adapter, avec des personnes qui continuent à ne pas croire en elles-mêmes malgré la transition. Nos objectifs de travail en thérapie consistent le plus souvent à retrouver ce point d'ancrage en soi, pour ultimement intégrer et dépasser l'omniprésence des questions de genre, avec ou sans transition médicalisée, ceci relevant toujours d'un choix de la personne en thérapie et non du thérapeute.

Au plan théorique mes travaux s'accompagnent d'un examen critique de la littérature scientifique (empirique) et de son évolution (Medico, 2019b) ancré dans les développements théoriques en études genres, sociologie et philosophie continentale. Dans le champ psychologique, ce sont les théories de l'intersubjectivité, celles des systèmes et la psychologie critique qui m'ont le plus influencé.

Résultats

Je ne présenterai pas ici des résultats de recherche par thématique ou par étude, mais une compréhension synthétique de ce qui peut éclairer la question du genre selon une perspective que je qualifierais de celle du sujet. Car l'apport de la perspective psychologique pourrait être de réfléchir à la manière dont les individus ne sont pas des êtres passifs qui reproduisent les normes et les comportements tels des copier-coller informatiques, mais des systèmes actifs, subjectifs et intersubjectifs, qui transforment le monde. Pour le dire poétiquement et positivement, nous étudions la marge d'erreur qu'apporte l'individu par son expérience singulière.

Classer et se dire : binaire, non binaire et neutre

Tout d'abord je souligne que le genre n'existe que dans un système de genre. Cette idée largement répandue dans les travaux féministes et critiques a été envisagée par plusieurs courants théoriques, y compris en psychologie⁴. Nous pourrions dire que le système de genre constitue le socle symbolique qui précède le sujet et le constitue aussi comme sujet. Notre système de genre occidental est de toute évidence construit sur une opposition de deux termes qui se présentent comme fixes et naturels. En effet, le système de genre structure le réel en couple d'opposants du type passif/actif, féminin/masculin et ceci connote les actions et les affects et les classe selon un système de valeurs et de distribution des pouvoirs. Si l'on analyse par exemple les représentations du genre chez des personnes trans féminines de la cohorte qui a maintenant plus de 50 ans, il ressort assez clairement que leur propre intériorisation du système de genre suit un mode binaire mais aussi que ce mode ne parvient pas à exprimer leur vécu. Et c'est précisément là, dans cet espace interne mis en tension par un

⁴ Comme par exemple les scripts sexuels de Simon et Gagnon (1987) ou la théorie des schémas de genre de Bem (1981) classiquement utilisée en psychologie sociale.

besoin de classer en deux catégories et une impossibilité de le faire en se sentant cohérent qu'émerge la dysphorie, soit le malaise profond avec le genre qui s'exprime comme une souffrance. Les racines de ce malaise sont profondes puisqu'elles remontent probablement au développement de la parole où l'enfant apprend à classer en catégories, et l'une des principales classifications qui lui est enseignée, du moins en français, est celle du genre dans sa forme binaire.

Ce classement n'est pas uniquement une division du monde en deux, il est aussi – et surtout – une hiérarchisation. Rappelons pour la forme que le sommet de la hiérarchie est associé au sexe/genre masculin et qu'historiquement tous les ensembles symboliques associés au féminin, tels que notre conception de la science et de ce qui vaut comme digne d'intérêt⁵ (la raison versus le corps par exemple) sont ancrés à la fois dans la binarité et la hiérarchisation d'un système social et économique qui réparti inégalement les pouvoirs et les ressources. Ainsi, lorsque les critiques féministes soulignent combien enlever la dimension du pouvoir dans la conception des subjectivités et des corps est une impasse (Gatens, 1996), c'est cela qu'elles veulent souligner et cette critique ne peut jamais être oubliée lorsque l'on parle du genre. Parallèlement en posant une critique du système de genre il ne s'agit pas de nier le fait que la plupart des humains naissent avec des organes génitaux typiquement mâles ou typiquement femelles, mais de proposer une société plus équitable en refusant, d'une part, d'accepter que ceci définisse des destins sociaux inégalitaires et, d'autre part, en cessant d'exclure les personnes qui ne s'y conforment pas.

Dans les faits, chaque personne doit s'arranger avec le système de genre et, de manière schématique, les arrangements contemporains semblent suivre trois modes : binaire, non binaire et neutre.

Une partie des personnes qui ne se sentent pas cisgenres s'efforce, tout comme les personnes cisgenres, de se définir et vivre dans un genre soit féminin soit masculin. Nous parlons ici d'hommes trans et de femme trans, de personnes transmasculines ou transféminines ou de tout autre vocabulaire exprimant une idée relativement semblable. Pour ces personnes, une position binaire, unique et relativement stable du genre est celle dans laquelle elles se reconnaissent. Cette binarité n'est pas forcément totale, et il reste toujours une négation d'une partie de soi, mais c'est pour elles la meilleure option. Souvent la binarité est aussi un moment dans un parcours : parfois, au début des demandes de transition, les personnes sont convaincues de leur genre binaire et se disent des hommes dans des corps de femme ou l'inverse. Toutefois, cette posture tend à s'assouplir avec l'évolution de la transition et la mise en perspective qu'offre aussi une démarche psychothérapeutique dans laquelle il est possible de dire ses propres ambivalences. Parfois, c'est l'inverse et une personne qui se présente comme non binaire pourra aller vers une position plus binaire et, a posteriori voir sa position non binaire initiale comme un compromis ou une indécision face à l'ampleur d'une transition médicale et sociale. À ce jour, je ne n'ai pas identifié de possibilités de savoir là où une personne ira en début de thérapie, et je laisse la fraîcheur du moment advenir avec l'autodétermination qui nécessite toujours une expérimentation et exploration des différents possibles dans l'existence propre des personnes et dans la confrontation au regard des autres.

La forme actuellement la plus visible dans l'espace social chez les jeunes est celle d'un métissage qui correspond à l'identité non binaire. Derrière ces identités, il y a une subjectivité de genre⁶ qui

n'est ni tout à fait dans un masculin, ni tout à fait dans un féminin et qui surtout ne respecte pas l'alignement entre sexe/genre, anatomie et identité. Ces métissages, à des degrés divers, tentent une réappropriation des genres et des corps, ni l'un ni l'autre, les deux à la fois, dans des corporalités revisitées hors des catégories de genre usuelles. Ces personnes refusent de se laisser restreindre et assigner à une seule place, parce que cette place ne leur convient pas : des corps masculinisés par la testostérone par exemple, mais refusant toute mutilation de leur génitalité et demandant à être genrés dans une perspective non binaire, soit ni masculine ni féminine. Nous utilisons ainsi des néologismes comme « iels » pour nommer et respecter leur autodétermination. Je souhaite préciser qu'existe une autre manière de vivre la non binarité qui est aujourd'hui très discrète, mais était déjà présente avant que le concept de non binarité soit popularisé, celle d'une alternance de deux positions de genre. Par l'alternance⁷, ils et elles respectent la binarité tout en la transgressant. En ce moment, ces personnes sont souvent plus âgées et invisibles socialement. Elles incarnent tantôt la féminité, tantôt la masculinité et utilisent des rites de passage pour négocier les changements. Elles ont été nommées dans les nomenclatures psychiatriques par divers concepts allant de transvestisme à autogynéphilie, des conceptions qui induisaient systématiquement une idée d'érotismes déviants et qui n'ont jamais envisagé la possibilité d'une expérience multiple du genre.

Une troisième possibilité est celle de l'agenralité qui expriment l'expérience de certaines personnes pour qui le système de genre échoue totalement à traduire leurs ressentis. Les personnes agenres ne se sentent simplement pas concernées par les catégories de genre, si ce n'est parfois d'une manière externe à visée purement fonctionnelle. Elles refusent de performer un genre ou alors jouent aux femmes et aux hommes pour simplifier leurs rapports aux autres, mais ne sentent pas que ceci parle vraiment de leur subjectivité.

Ressenti

Lorsque l'on écoute les personnes trans expliquer comment elles ont pris conscience de ce qu'elles vivent et comment elles cheminent, il devient évident que c'est une question qui provient d'un ressenti (Medico, 2019a). Si l'on part d'une perspective expérientielle et que l'on écoute comment les personnes non cisgenres ont pris conscience de leur transitude, un récit semble émerger. Ce récit parle d'une inadéquation, le genre assigné à la naissance est vécu comme étranger à soi, comme non aligné et ne correspondant pas à ce que la personne reconnaît de manière intérieure comme traduisant ses affects, sa corporalité, ses désirs relationnels et érotiques. En d'autres mots, être trans – ou non cisgenre – est une question de ressenti bien avant d'être une question d'identité. Car être trans, c'est avant tout « se sentir » et « ressentir » comme inadapté au système de genre.

Le problème fondamental est que ce sentiment de non adéquation engendre de la souffrance car il donne l'impression au sujet d'être « non aligné », « non authentique » « non cohérent » et que la pression à une forme d'authenticité est pervasive. Les personnes trans reconnaissent leur corps comme le leur mais l'expression genrée est inadaptée à exprimer ou performer ce qui est ressenti de soi. Il me semble important de souligner ici que la question du choix n'a pas de sens pour les personnes trans, c'est plus quelque chose qui s'impose et qu'on essaye d'éviter mais sans pouvoir y parvenir. Pour les personnes trans qui recourent à la médecine et à la psychothérapie les tentatives de correspondre à ce qui est attendu par le genre assigné ont échoué et ce n'est que lorsqu'elles acceptent qu'elles ne peuvent échapper à ce sentiment d'inadéquation, qu'elles acceptent la transitude, qu'une première

⁵ Voir Siri Hustvedt (2018). *Les mirages de la certitude*. Paris : Actes Sud (traduction par C. Leboeuf).

⁶ Le concept d'androgynie mentale, lorsqu'elle est conçue comme un double genre et non comme une position neutre, est assez proche du concept de non binarité ou de métissage du genre (voir Bem, 1974, Bem, 1979 ainsi que Lorenzi-Cioldi, 1994).

⁷ Le « travestissement » est un des exemples le plus courant de ces vécus.

étape hors de la souffrance sourde se profile. À partir de là il devient possible de penser pouvoir être dans le monde sur un mode différent et cesser de lutter contre une assignation qui ne convient pas.

Il apparaît aussi que le genre sert à communiquer une narration de soi intelligible par les autres et soi-même, à négocier avec des méta-narrations (Bradford & Syed, 2019) qui structurent les possibles à être à un moment donné et qui sont, soit celle d'un genre cisgenre, soit celle d'une forme particulière d'expérience trans. Ainsi, même au sein des communautés non cis certains discours et définitions de ce que devrait être la transitude tendent à s'imposer et à dévaloriser l'expérience des personnes qui ne s'y reconnaissent pas. Mais, de fait, toutes les narrations sont toujours en partie inadaptées à ce qu'elles essaient de dire et trahissent la complexité des expériences. Peut-être car nous (nous les psy mais aussi nous les individus contemporains) continuons à utiliser le concept de genre pour parler de ressentis qui ne sont pas a priori une question de genre, et encore moins une question de binarité ou d'unicité. Lorsque nous souscrivons à une critique du genre basée sur l'idée qu'il n'est pas le sexe (donc pas le biologique de la différence des sexes) nous n'allons pas assez loin et derrière le paravent du genre nous parlons en fait de sensations et d'émotions, de liens, de pouvoirs et de sentiments, de besoins d'être rassurés ou libérés, nous parlons des relations d'objet et des corps ressentants, et que nous manquons de mots pour le dire ou alors que nous classons le réel avec des lunettes déformantes.

Si l'on admet que se sentir non cisgenre est une question de ressenti nous pouvons mieux comprendre pourquoi il est nécessaire de modifier son corps pour le rendre plus habitable pour soi et intelligible pour les autres. Vivre son corps en adéquation est une nécessité existentielle. Je ne parle pas ici seulement d'esthétique et de forme visible d'expression du genre pour les autres, je parle de ressentir son corps pour soi. Je parle de l'importance de la voix qui résonne pour un homme trans, qui lui fait sentir qu'une masculinité l'habite grâce à l'abaissement de la tonalité de la voix induite par la prise de testotérone (Bosom, 2020). Je parle de la texture de la peau et des sensations qui changent, des émotions qui sont vécues différemment, de l'importance de ne plus sentir une partie de soi qui s'érige en dehors du corps lorsqu'un désir sexuel ou tout simplement une érection matinale survient et qui est vécue comme tellement étrangère à une personne qui se vit femme. Les modifications corporelles, définitives ou non, peuvent être vues comme des modes de métissage voir d'hybridation.

La prise d'hormones est particulièrement courante et centrale dans l'expérience contemporaine trans et les travaux sur cette question sont étonnamment peu nombreux⁸. Les récits des personnes concernées semblent parler d'une représentation où les hormones permettent d'entrer dans quelque chose de l'ordre de l'hybride, au sens de naturel et construit à la fois, de greffer une féminité ou une masculinité incarnée, mais aussi parfois de transcender dans une non binarité ces destins biologiques et sociaux. Les impacts de la prise d'hormones n'ont pas seulement une fonction instrumentale, mais semblent fonctionner à l'interface du symbolique et de la matérialité des corps comme des « principes » de féminisation, masculinisation ou queerisation, une manière d'inoculer un principe de genre en quelque sorte, qu'il le soit dans le respect d'une binarité elle-même perçue comme naturelle ou au contraire dans un projet de transgresser cette « naturelle » binarité. Le recours à la chirurgie suit ce même principe et n'est pas à comprendre uniquement comme une mise en conformité des corps ou une réparation d'une hypothétique erreur sur le corps, mais comme un processus de territorialisation,

concept emprunté à Deleuze et Guattari (1980), soit comme un devenir incarné. Le corps étant, parce qu'il ressent et fait se ressentir, une part intrinsèque de la subjectivité.

Reconnaissance

Dans les parcours de transition médicalisée, la corporéité est bien le miroir de l'être, pour soi, au sens où l'entendait Merleau-Ponty dans sa *Phénoménologie de la perception* (Merleau-Ponty (1945), mais aussi pour les autres. Et comme nous ne pouvons pas ne pas être pour les autres la reconnaissance dans le regard de l'autre n'est ni une option ni un choix, mais une nécessité. Je m'inscris ici dans l'idée que l'intersubjectivité est une condition de la vie psychique en pensant par exemple aux travaux de Daniel Stern ou à un niveau plus politique au fait que la reconnaissance sociale est une nécessité humaine telle que l'aborde Axel Honneth dans *La société du mépris* (Honneth (2006)). Le regard des autres est toujours une confirmation de soi et le fait de transformer son corps participe de cette vie en société, pour et avec les autres. Féminiser, masculiniser, rendre son corps neutre ou non binaire, c'est avant tout se donner une possibilité d'être-au-monde, avec les autres et via les autres, en étant adéquat à soi. Dans la pratique clinique affirmative la question du regard des autres, de la reconnaissance et donc aussi de son envers, le déni d'existence, les oppressions, apparaît être fondamentale dans l'expérience trans.

Car ces personnes se confrontent inévitablement au déni de reconnaissance, voire à la violence d'une société qui ne veut pas qu'elles transgressent un système aussi important que celui du genre. Se positionner face aux autres dans une société fortement marquée par les rôles de genre n'est pas une tâche facile. Tout d'abord il faut sortir de l'invisibilité (Namaste, 2000), ce qui est une lutte qui entraîne énormément de souffrances chez les jeunes (Medico et al., 2020ab) comme chez les plus âgés qui n'ont pas eu la chance de grandir dans un monde où être trans est une possibilité. Les récits des parcours identitaires des jeunes et des adultes indiquent que le processus passe par des phases, une lutte contre soi d'abord, pour tenter de contenir et contrôler un ressenti de soi vécu comme non adéquat à la position de genre assignée ou même au système de genre dans son ensemble ; une lutte ensuite contre les discriminations, les violences et les théories des psy.

Traduire et performer

Pour déconstruire la naturalisation du genre, Butler (1990) a proposé, il y a 30 ans une idée qui a été largement reprise dans le champ des études genres et de la sociologie, celle de la performativité du genre. Le genre, loin d'être une caractéristique du sujet en soi, serait un acte symbolique constamment co-créé par les performances⁹ du genre des individus qui fonctionnent comme autant de copies d'un modèle qui n'aurait pas d'original. D'un point de vue psychologique, c'est-à-dire, aussi développemental et subjectif, la performativité est une métaphore très intéressante qui éclaire avec force la question de la reproduction du système de genre dans l'espace social, soit sa transmission intersubjective pour parler en termes plus psychologiques. Mais il reste un espace béant qui avait pourtant déjà été discuté par Butler¹⁰ : la question du corps, de l'incorporation, et la marge de manœuvre du sujet. En d'autres mots, comment le sujet fabrique sa ou ses propre.s copie.s et comment

⁹ Elle emprunte ici un concept de linguistique (Austin (1962), Searl, 1969) mettant de l'avant que l'énonciation crée le genre. Comme le dit Cotton dans un texte éclairant sur les concepts de performativité et de performance « les performatifs ont la capacité de faire advenir le réel au moment même de leur énonciation » (2016 : 5).

¹⁰ Butler se réfère ici aux psychanalystes Nicolas Abraham et Maria Torok ainsi que Roy Schaefer autour du concept d'incorporation (p. 161 dans la traduction française).

⁸ Les travaux de Celia Roberts en études genres et philosophie des sciences sont particulièrement remarquables sur cette question. Notamment l'ouvrage collectif, Roberts, C. (Ed.) (2007). *Messengers of Sex*. Cambridge University Press.

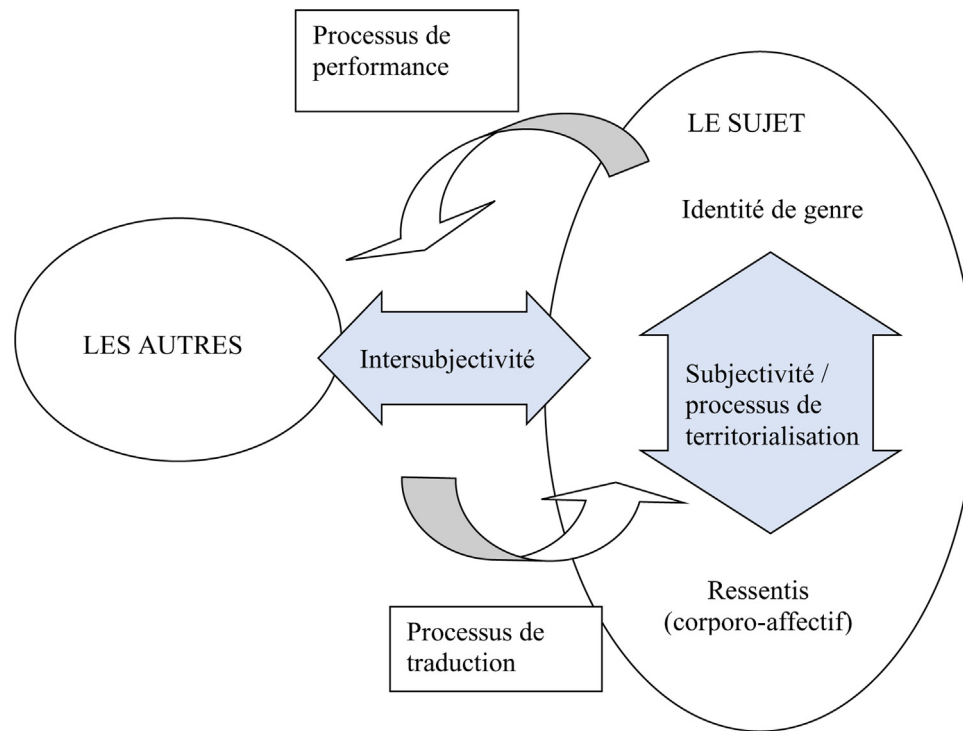


Fig. 1. Modèle de traduction-performance du genre.

un subtil changement parfois se produit qui, lorsqu'il est répété et amplifié comme c'est le cas dans l'espace social actuel, conteste et peut aller jusqu'à transformer le système de genre lui-même ? Je propose de discuter de ce processus en le nommant « traduction » afin de poursuivre la métaphore linguistique initiée par Butler.

Pour comprendre la construction du genre, je propose de distinguer (artificiellement certes) deux mouvements en interaction : un processus intra- et intersubjectif, qui serait à la fois une traduction de soi selon le système du genre et une performance du genre. Car la subjectivité est un espace productif, qui tente de relier, dans un processus constant d'équilibration mouvante et en perpétuel accomplissement (Esturgie, 2008), ce qui vient du ressenti, du corporo-affectif, et ce qui vient du langage et du système de genre.

Au niveau intra- ou subjectif, le système de genre qui préexiste à l'individu, puisqu'il est de l'ordre du symbolique, organise à travers un processus de traduction ce qu'il vit et ressent à travers son corps, ses désirs, ses sensations, ses actions. Ce système se présente comme un langage, une organisation du monde qui structurera le monde perçu dans un processus constant de mise en mots, classification, hiérarchisation. Dans cette opération, comme dans toute traduction, il faut trahir certaines parties, la multitude et l'incommensurable du non verbal, en fonction de la grammaire binaire du genre. C'est là le paradoxe de ce système, il parle du non verbal dans un langage inadéquat. Nous pouvons penser aux petits enfants qui apprennent à classer leurs émotions parce qu'ils sont préoccupés par ce qui préoccupe les enfants de cet âge-là : correspondre à ce qui est attendu dans un contexte où tout le monde leur dit qu'ils sont des garçons et des filles et que cela implique d'eux des comportements, des expressions de soi et des destins différents. Prenons un autre exemple, celui de la sexualité adulte dans ce qu'elle a de plus minimal, la physiologie de l'excitation et de la manière dont les questions de genre peuvent être vécues subjectivement. L'érection est généralement vue comme une manifestation masculine et nous n'avons d'ailleurs de mots que pour parler de l'engorgement des corps caverneux du pénis (du moins dans les langues que je parle). Alors que

l'engorgement des grandes et petites lèvres ainsi que du clitoris n'a aucun mot spécifique dans la langue courante et le concept de lubrification fait référence à la seule disponibilité réceptive à l'intromission et non au désir proactif d'une sensation à venir. Or une érection s'élève et tend vers quelque chose. Ceci est déjà une représentation très loin d'être neutre. Et ceci se complique lorsque l'anatomie n'est pas exactement conforme au sexe femelle ou mâle, comme c'est le cas pour certaines conditions intersexuées et pour les personnes trans (y compris opérées). Comment un homme trans peut-il nommer son excitation lorsque celle-ci fait s'ériger son clitoris agrandi par la testostérone, est-ce encore un clitoris ? Mais si en même temps son excitation, comme dans toutes les anatomies femelles, fait s'engorger son sexe et par conséquent l'humidifie, comment qualifier, se représenter et vivre cela ?

L'identité de genre est généralement assimilée à la subjectivité de genre, or ces deux concepts doivent aussi être différenciés pour pouvoir comprendre l'expérience trans, justement parce que ces expériences, comme elles s'inscrivent en dehors du système de genre, nous montrent que le ressenti du genre, la subjectivité, n'est pas toujours équivalent à l'identité du genre et encore moins à son expression. Je propose d'utiliser le concept d'identité de genre pour parler de la manière dont la personne s'auto-attribue un genre, notamment en le nommant et en l'exprimant, et celui de subjectivité (de genre) pour qualifier ce mouvement dans l'ici et maintenant d'une conscience qui s'élabore, tentant de faire cohérence à l'interface entre son incarnation et les possibles à penser que lui offre le système symbolique. L'identité est l'expression organisée de soi dans l'espace intersubjectif et le fruit d'un processus (intra)subjectif à travers lequel la personne se reconnaît, et parfois s'affirme, comme appartenant à une catégorie sociale, de genre. L'identité¹¹ est toujours une identification de soi

¹¹ En d'autres mots, il ne s'agit pas de penser l'identité comme ce qui nous rend uniques mais comme ce qui nous relie aux autres et c'est ici une zone de frottement sémantique et culturel entre la tradition européenne francophone (et la conception américaine de langue anglaise et il me semble fort possible que beaucoup de nos incompréhensions naissent dans cet espace de traduction.

à un groupe ou une idée, et donc également un sentiment d'appartenance et de comparaison. À travers la mise en acte de son identité de genre, par des éléments esthétiques, comportementaux, langagiers, voir corporels et émotionnels, la personne marque son positionnement en fonction du système de genre et le perpétue dans l'espace social. L'identité de genre implique un processus de performance dans lequel les actions, par leur reproduction totale ou partielle du système de genre, lui donnent une existence dans les relations, dans l'espace intersubjectif. La présentation de soi constitue ainsi le système de genre en produisant de multiples copies, si l'on suit la logique de Butler (1990), elle institue aussi de fait même l'individu comme sujet de l'ordre social. Le schéma qui suit illustre ce processus continu du genre qui se constitue sans cesse dans sa propre performance et qui détermine la manière dont il est attendu de ressentir et, finalement, de performer le genre (Fig. 1).

Les personnes qui se revendiquent en dehors de la binarité du système rompent volontairement la répétition du système et inventent de nouvelles identités et esthétiques. En nommant, par exemple, différemment leurs engorgements de tissus génitaux, elles minent le système de genre. La richesse des expériences de vie des personnes non cisgenre est de nous apprendre que ce double processus, traduction et performance, est en réalité un mouvement constant qui constitue la subjectivité en devenir dans un aller-retour entre incarnation et intersubjectivité. Ce processus n'est pas seulement (intra)subjectif mais aussi renforcé dans l'espace intersubjectif. La performance du genre va amener l'autre, un autre sujet avec sa subjectivité (et sa part de non conscient) à se positionner (dans l'espace intersubjectif) d'une manière ou d'une autre dans sa subjectivité de genre, puis par sa performance de genre, ce qui par rétroaction influence la subjectivité de genre du premier sujet et, finalement, l'identité/performance du genre qu'il produira.

Si l'on admet que la construction du genre au niveau individuel suit ce double mouvement de traduction/performance, le genre apparaît comme un concept écran et secondaire. Premièrement, il permet d'organiser le ressenti dans une forme narrative signifiante pour négocier les relations aux autres. Ensuite le genre est aussi une convention, une manière de parler de soi, de constituer un pont avec les autres. La manière dont la subjectivité de genre s'articule est profondément liée aux besoins affectifs et aux expériences relationnelles du sujet. En d'autres mots, le genre qu'une personne traduit parle de ses relations d'objet, de la manière dont celle-ci ressent son corps et ses envies, et des mécanismes de pouvoir inhérents à toutes relations. Son identité de genre parle de la manière dont elle veut se présenter aux autres et être reconnue. Ainsi, s'accrocher à une performance rigide d'un genre ou d'un autre est probablement une manifestation de la peur du rejet et de la différence. Car le genre est toujours une réduction des possibles et, dans le cas des personnes trans, il révèle les limites des positionnements du genre, pris dans les structures de pouvoir, à parler de la pluralité de ce qui peut se produire (au sens de ce qui est en puissance) corporellement et émotionnellement. Pour ces personnes, le système de genre engendre une traduction de leurs ressentis et de leurs besoins affectifs qui s'avère trop incohérente, inadaptée, restrictive. Elles ne se reconnaissent pas dans ce qui est assigné à ressentir pour leur sexe/genre et cela engendre une forme de souffrance à la fois intra et intersubjective, avec soi et avec les autres.

Discussions et conclusions : une pratique affirmative

Les personnes trans ne souffrent pas de ne pas savoir qui elles sont et encore moins de ne pas savoir à quel genre elles ont été assignées. Il est non seulement inutile comme cliniciens de le leur rappeler, mais insultant. Il est plus juste de comprendre qu'elles

doivent faire un travail particulier pour se reconnaître et se dire puisqu'elles s'inscrivent en dehors du système de genre. La traduction qu'elles doivent opérer pour s'inscrire dans ce système est une impasse et ne fonctionne que trop imparfaitement. Cette traduction relève surtout d'une expérience de ne pas pouvoir se comprendre ni être comprise, car la grammaire du système de genre n'offrait jusqu'à très récemment que peu d'options aux personnes non cisgenres.

Puis, lorsqu'elles performant le genre, et donc adoptent une identité de genre, de la manière qui est la plus proche de leur subjectivité de genre elles doivent alors lutter pour être reconnues et dépasser les violences sociales subies. Une telle expérience correspond au concept de minoritaire¹² utilisé par Deleuze et Guattari (1980) et repris par Braidotti (2005/6). Un minoritaire qui ne serait pas seulement numéraire, mais qui serait de l'ordre de l'absence de modèles, de destins tout tracés, de possibilités de se penser avec les outils symboliques d'une société qui nie la possibilité d'être en dehors de la logique du système du genre et qui exerce sur les dissidents un pouvoir coercitif. Mais cette position du minoritaire les engage aussi sur des voies imprévues et nouvelles qui modifient la société dans son ensemble. Les existences trans créent des espaces de pensée et des nouvelles manières d'envisager les possibles du corps et des relations, si elles émanent d'une nécessité de survie et de reconnaissance elles n'en sont pas moins opérantes dans un mouvement plus général de changement social. Et c'est peut-être là que nous pouvons comprendre la force de résistance du système de genre et les pressions sur les dissidents.

Tel est le cas du concept très populaire depuis quelques années de non binarité. Avant que ce concept ne se répande dans l'espace social de nombreuses personnes trans n'avaient pas de récits alternatifs à leur perception de ne pas correspondre, elles ne pouvaient pas penser, symboliser, faire même le deuil de la partie d'existence qui leur échappait. Elles restaient souvent prisonnières d'un système de genre qui ne les représentait pas et les niait dans leur subjectivité. S'en libérer nécessitait une force d'auto-affirmation particulière, voire exceptionnelle. Aujourd'hui il permet à toute personne de repenser son propre genre et éventuellement pouvoir exprimer plus de soi que ce que l'assignation au féminin ou au masculin ne lui laissait entrevoir.

Si le minoritaire est souffrance, il est aussi espace de liberté et d'invention. Pour les personnes non cisgenres devenir est un processus qui a quelque chose à voir avec le corps comme un territoire, où il s'agit de quitter un mode pour un construire un autre, une forme de « reterritorialisation » des corps, toujours le même mais différent. Une quête aussi de reconnaissance, dans un double mouvement en miroir, se représenter et se présenter. Rappelons que notre perception de notre propre genre n'est jamais monolithique et le concept de bisexualité psychique proposé déjà dans les textes freudiens mériterait qu'on l'envisage en dehors d'une vision essentialiste et hiérarchique des genres. Ceci ne fonctionne plus dans une société qui comme la nôtre cherche à se départir de la toute-puissance structurante du patriarcat et d'une vision de l'idéal de bonheur dans la soumission aux normes sociales.

Si un chemin d'élaboration des possibles a été largement entrepris ces dernières années par les personnes trans pour définir de nouveaux modes d'existence, contrer l'invisibilisation et demander une reconnaissance sociale et légale de leurs droits comme citoyen.ne.s, le chemin identitaire et l'insertion sociale reste difficile. Encore aujourd'hui un manque de référents et de modèles positifs pour se penser ainsi qu'un fonctionnement social pavé d'inégalités systémiques caractérise leur expérience de soi et

¹² Butler se réfère à l'homosexualité et, plus particulièrement, l'homosexualité féminine.

du monde. Je propose d'utiliser le concept d'« oppression développementale » pour décrire ce que vivent de manière quotidienne et longitudinale les personnes non cisgenres et qui les constitue d'emblée dans leur subjectivité dans une position « en contraste » qui est aussi une position dévalorisée. La place sociale est aussi une place d'existence et une des questions que posent les personnes trans en thérapie est « comment être vu comme un sujet ? ».

Un autre concept attaché à la pensée de Deleuze et Guattari, le devenir, s'est imposé dans mes analyses de résultats de recherches empiriques comme dans ma compréhension clinique : « Le devenir ne produit pas autre chose que lui-même. C'est une fausse alternative qui nous fait dire : ou bien on imite, ou bien on est. Ce qui est réel, c'est le devenir lui-même, le bloc de devenir, et non pas des termes supposés fixes dans lesquels passerait celui qui devient. » (1980 : 291). Dans cette perspective la transition de genre est une expérience qui s'exprime comme un devenir et une manière d'habiter son corps sur différents modes qui peuvent être explicités par la métaphore de la territorialisation. Penser en « devenir » implique d'accepter le mouvement et le changement, non comme ce qui se trouve entre les étapes, non comme un moment intermédiaire, mais comme l'existence. Le devenir implique de penser la subjectivité comme toujours incarnée mais aussi fluide et multiple et de renoncer à l'exigence moderne de l'unité de l'identité, à vivre l'impermanence. Et c'est dans ce devenir, pour se penser, se dire, exister et être reconnu que notre travail clinique prend un sens. Car nous le savons bien, se penser dans la différence du genre ne peut se faire sans références au système de genre. Il est très difficile de sortir de ces ornières de pensée, pour nous également, mais surtout il est très difficile de communiquer en dehors d'elles. La langue est genrée et même la présentation esthétique de soi l'est. Par contre, du point de vue du ressenti, la dualité apparaît plus comme une habitude et une convention et c'est bien cette convention, qui fonde le système de genre, qu'il convient de revoir. Notre travail est d'articuler cette complexité pour pouvoir vivre mieux.

Pour nous cliniciens, la question centrale devrait dès lors être « de quoi parle-t-on vraiment lorsque l'on parle du genre ? ». Ce qui revient à questionner le système de genre qui impose une binarité qui ne convient pas à tout le monde et le dispositif de médicalisation/psychologisation qui le reprend. Travailler avec les personnes trans nécessite une compréhension de la diversité, penser la possibilité non binaire et neutre comme des positions possibles et valides d'existence, penser en dehors de la stabilité et s'ouvrir à toutes sortes de parcours de genre. Je propose de prendre la mesure du fait que le genre n'est qu'un concept écran, une construction secondaire, fruit d'un processus de traduction des multiples ressentis corporels et des liens affectifs selon une grammaire binaire ainsi qu'une mise en actes, ou performance, de ces normes. Il est aussi un système qui s'impose, hiérarchise et discrimine. Pour comprendre les personnes non cisgenres, la psychologie ne peut faire fi des enjeux concrets sociaux, politiques, économiques bref des mécanismes d'assujettissement.

Travailler en psychothérapie avec les personnes trans, lorsque l'on s'inscrit dans une perspective affirmative, implique donc d'avoir comme objectif thérapeutique l'affirmation de soi. En d'autres termes cela signifie que nous tentons d'ouvrir une brèche dans laquelle la personne peut sentir la possibilité de se sentir sujet dans et malgré un monde qui la désubjectivise. Nous travaillons avec le fait indéniable que le sujet existe et devient sujet dans un monde qui lui préexiste mais notre problème, comme cliniciens, et qu'un de nos obstacles le plus profond dans l'atteinte de nos objectifs thérapeutiques se situe dans notre appareillage théorique psy. Nos théories ne reconnaissent pas les genres qui rompent avec le système binaire. Elles ont été construites en fonction du système de genre tel qu'il l'était il y a un siècle, dans une société qui avait ses

normes et ses logiques internes. Les théories ont été revues, elles ont évolué, beaucoup, mais pas encore assez. Si nous voulons cesser de maltraiter les dissidents du système de genre, il faut réécrire en profondeur nos propres mythes fondateurs et tenter de penser en dehors de cadres qui aujourd'hui nous empêchent d'avancer. Nos objectifs thérapeutiques doivent abandonner l'idée de la recherche d'une « vérité du sujet », ici une vérité de son genre, qui signifie notre attachement à un ensemble théorique de représentations qui enferme plus qu'il n'ouvre. Notre travail clinique me semble plus utile s'il vise à accompagner les personnes qui nous consultent vers une possibilité de dépasser, ne serait-ce qu'un peu, les oppressions développementales et les inégalités, en favorisant le développement d'un sens de soi positif, incarné, vivant, ancré, en devenir. Et, peut-être, pourrions-nous laisser à d'autres la tâche de surveillance de l'ordre établi.

Je souhaite pour terminer reprendre les mots d'Axel Honneth qui, de son regard de philosophe et sociologue, dit très justement dans un chapitre sur la théorie de la relation d'objet et l'identité postmoderne ce que nous savons déjà mais que nous oublions souvent, soit que « [...] la maturité du sujet ne se mesure plus à sa capacité de contrôler ses besoins et son environnement – en un mot : à la force de son moi –, mais à son aptitude à intégrer les nombreuses facettes de sa propre personnalité, à ce que Loewald désigne comme son caractère pleinement « vivant ». »¹³

Ceci me semble une possibilité intéressante pour refonder nos théories, certes un nouvel air du temps mais notre travail est de nous adapter et non de maintenir ce qui n'est plus. Comme les personnes trans nous devons faire un travail psychologique, relationnel, corporel, politique pour sortir de l'impensé du système sexe/genre dans la binarité, stabilité, unicité et donc, d'accepter les multiples et la mouvance en soi.

Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Austin, J. L. (1962). *How to do things with words*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Bem, S. (1974). The measurement of psychological androgyny. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 42, 155–162.
- Bem, S. (1979). Theory and measurement of androgyny: A reply to Pedhazur-Tetenbaum and Locksley-Colten critiques. *Journal of Personality and Social Psychology*, 37, 1047–1054.
- Bem, S. (1981). Gender schema theory: A cognitive account of sex typing. *Psychological Review*, 88, 354–364.
- Bettcher, T. (2014). Trapped into the wrong theory: re-thinking trans oppression and resistance. *Signs*, 39(2), 383–406.
- Bockting, W. O. (2008). Psychothérapie et expérience de vie réelle : de la dichotomie à la diversité de genre. *Sexologies*, 17, 211–224.
- Bosom, M. (2020). *L'expérience subjective de l'hormonothérapie avec testostérone*. Mémoire de recherche, département de sexologie, UQAM.
- Bradford, N. J., & Syed, M. (2019). Transnormativity and Transgender Identity Development: A Master Narrative Approach. *Sex Roles*, 81(5–6), 306–325.
- Braidotti, R. (2002). *Metamorphoses: Towards a materialist theory of becoming*. Polity Press, Blackwell Publishing Ltd.
- Braidotti, R. (2005). Affirming the affirmative: On nomadic affectivity. *Rhizomes*, 11.
- Braidotti, R. (2006). Affirming the affirmative: On nomadic affectivity. *Rhizomes*, 12.
- Butler, J. (1990). *Gender trouble: Feminism and the subversion of identity*. Routledge.
- Dean, T. (2006). Lacan et la théorie queer. *Cliniques méditerranéennes*, 74, 61–78.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2, Mille Plateaux*. Éditions de Minuit.
- Esturgie, C. (2008). *Le genre en question ou questions de genre*. Éditions Léo Scheer.
- Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir*. Paris: Gallimard.
- Gatens, M. (1996). *Imaginary Bodies, Ethics, Power and Corporeality*. London: Routledge.
- Heenen-Wolff, S. (2005). De la loi symbolique à la capacité narrative – Changement de paradigme en psychanalyse ? *Revue Belge de Psychanalyse*, 47, 7–31.
- Heenen-Wolff, S. (2016). La sexualité féminine, le masculin, le féminin-tentative de déconstruction de quelques concepts non-rationalistes en psychanalyse. *Corps & Psychisme*, 70(2), 123–136.

¹³ La société du mépris, 2006 : 345 et 346.

- Hirschauer, S. (1997). The medicalization of gender migration. *International Journal of Transgenderism*, 1(1). <http://www.symposion.com/ijt/ijtc0104.htm>
- Honneth, A. (2006). *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*. La Découverte.
- Kraus, C. (2000). La bicatégorisation par sexe à l' « épreuve de la science ». *Le cas des recherches en biologie sur la détermination du sexe chez les humains*. Dans D. Gardey et I. Löwy (Dir.). *Les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, 185–213 Paris, France :Editions des archives contemporaines.
- Kraus, C., Perrin, C., Rey, S., Gosselin, L., & Guillot, V. (2008). À qui appartiennent nos corps ? Féminisme et luttes intersexes. *Nouvelles Questions Féministes*, 27(1).
- Lorenzi-Cioldi, F. (1994). *Les androgynes*. Paris, France: Presses Universitaires de France.
- Medico, D. (2014). Éléments pour une psychothérapie adaptée à la diversité trans*. *Cahiers critiques de thérapie familiale et pratiques de réseau*, 52, 109–137.
- Medico, D. (2016). *Repenser le genre. Une clinique avec les personnes trans**. Éditions Georg/Médecine et Hygiène.
- Medico, D. (2019a). Genres, subjectivités et corps au-delà de la binarité. *Filigrane*, 28(1), 57–71.
- Medico, D. (2019b). Les influences croisées entre la sexologie et la sexualité trans. In G. Girard, I. Perreault et, & N. Sallée (Eds.), *Sexualité, savoirs, pouvoirs*. Presses Universitaires de Montréal (pp. 99–110).
- Medico, D., Pullen Sansfaçon, A., Zufferey, A., Galantino, G., Bosom, M., & Suerich-Gulick, F. (2020). Pathways to gender affirmation in trans youth: A qualitative and participative study with youth and their parents. *Clinical Child Psychology and Psychiatry*. <http://dx.doi.org/10.1177/1359104520938427>
- Medico, D., Galantino, G., Zufferey, A., & Pullen Sansfaçon, A. (2020). « J'aimerais mourir », comprendre le désespoir chez les jeunes trans par le concept d'oppression développementale. *Frontières*, 31(2) <http://dx.doi.org/10.7202/1070338ar>
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.
- Namaste, V. (2000). *Invisible lives. The erasure of transsexuals and transgendered people*. University of Chicago Press.
- Paré, D. (2014). Social Justice in the World: keeping diversity alive in therapeutic conversations. *Canadian Journal of Counselling and Psychotherapy*, 48(3), 206–217.
- Pullen Sansfaçon, A., Medico, D., Suerich-Gullick, F., & Temple Newhook, J. (2020). "I knew that I wasn't cis, I knew that, but I didn't know exactly": gender identity development, expression and affirmation in youth who access gender affirming medical care. *International Journal of Transgender Health*. <http://dx.doi.org/10.1080/26895269.2020.1756551>
- Richards, C., Nouman, W. P., Seal, L., Barker, J., Nieder, T. O., & T'Joel, G. (2016). Non binary or genderqueer genders. *International Review of Psychiatry*, 28(1), 95–102.
- Richards, C. (2020). La finitude transgenre, racing the reaper. *Frontières*, 32(2) <http://dx.doi.org/10.7202/1070336ar>
- Taylor, A. B., Chan, A., Hall, S. L., Pullen Sansfaçon, A., Saewyc, E. M., & l'équipe de recherche de l'enquête canadienne sur la santé des jeunes trans (2020). *Être en sécurité, être soi-même 2019 : Résultats de l'enquête canadienne sur la santé des jeunes trans et non-binaires*. Vancouver, Canada: Stigma and Resilience Among Vulnerable Youth Centre, Université de la Colombie Britannique https://apsc-saravyc.sites.olt.ubc.ca/files/2020/03/Etre-en-Securite-Etre-Soi-Meme-2019_SARAVYC_FR.pdf
- Simon, W., & Gagnon, J. (1987). *A sexual script approach*. Dans J.H. Geer et W.T. Donohue (Dir.), *Theories of Human Sexuality*. New York: NY : Plenum Press.
- Sironi, F. (2003). Maltraitance théorique et enjeux contemporains de la psychologie clinique : les nouveaux défis éthiques. *Pratiques Psychologiques*, 4, 3–13.
- Stewart, L., O'Halloran, P., & Oates, J. (2017). Investigating the social integration and wellbeing of transgender individuals: A meta-synthesis. *International Journal of Transgenderism*, 18(3), 1–13.
- White, H., JM, Reisner, S. L., & Pachankis, J. E. (2015). Transgender stigma and health: A critical review of stigma determinants, mechanisms, and interventions. *Social Science and Medicine*, 147, 222–231.
- Zhang, Q., Goodman, M., Adam, M., Corneil, T., Hashemi, L., Kreukels, B., Motmans, J., Snyder, R., & Coleman, E. (2020). Epidemiological considerations in transgender health: a systematic review with focus on higher quality data. *International Journal of Transgender Health*, 21(2), 125–137.